

sion, soient uniquement ramenés par l'habitude de les faire dans des états d'esprit analogues où ils étaient utiles.

Parmi les exemples qu'on peut rapporter à l'action du principe de l'antithèse, se trouve l'attitude que prennent les chiens dans les deux états d'hostilité ou d'amitié. Quand cet animal veut marquer qu'il est prêt à combattre, il dresse la queue, lève la tête, redresse les oreilles et hérissé ses poils. Dans l'état opposé, c'est-à-dire d'humeur caressante et tendre, il couche les oreilles, courbe son corps, abaisse la queue, et prend enfin une attitude en parfait contraste avec l'autre. L'homme agit de même. Est-il irrité ou indigné, il se redresse, fronce les sourcils, ferme la bouche et tourne ses coudes en dehors. Veut-il, au contraire, exprimer la résignation ou l'impuissance ? il fait les gestes directement opposés, tourne ses coudes en dedans, hausse les épaules, rentre la tête, ouvre les bras et les mains en écartant les doigts.

Les mouvements qui s'expliquent par le troisième principe, tels que la décoloration des cheveux, le tremblement des membres, les gestes frénétiques, le relâchement des intestins et autres actes de ce genre qui se produisent sous l'influence d'émotions tellement vives que le fonctionnement des organes en est changé, sont excessivement nombreux ; mais comme ils ont pour cause un afflux de force nerveuse dévoyée et, par conséquent, répandue un peu au hasard dans l'économie, leur étude présente moins d'intérêt et M. Darwin ne s'y arrête pas autant qu'à ceux des deux premières classes qui lui fournissent la matière de ses observations les plus ingénieuses.

Si maintenant on se demande quelle utilité il y avait jadis pour l'homme à faire des mouvements que l'habitude seule ramène aujourd'hui, et qui ont tant de rapports avec ceux que font les animaux, M. Darwin répond sans hésiter que ces mouvements étaient nécessaires par les conditions de l'animalité primitive de nos ancêtres. Par exemple, quand il veut exprimer le dédain, le mépris ou prendre un air de défi, l'homme découvre aujourd'hui une de ses dents canines et finit souvent par les montrer toutes, dans des accès de rage, absolument comme le font les carnivores quand ils se préparent à combattre, parce que, primitivement, les mâles semi-humains possédaient de fortes canines et se comportaient comme les carnivores dans des circonstances analogues. M. Darwin trouve une confirmation de cette supposition dans le fait que les carnivores seuls montrent les dents quand ils sont d'humeur farouche et que bien des hommes naissent encore aujourd'hui avec de très-fortes canines. Les signes par lesquels nous marquons le dégoût sont d'après lui un autre reste de cette animalité primitive dans laquelle l'homme, comme les ruminants de nos jours, avait la faculté de rejeter les aliments qui lui déplaisaient.

Ainsi encore, on remarque chez les aliénés, particulièrement quand ils sont furieux, des grognements sauvages, des hurlements farouches, des envies de mordre, et enfin une foule d'autres actes de violence. D'accord en ceci avec le docteur Maudsley, dont le livre principal *Body and Mind* sera prochainement traduit et

publié à la librairie Germer Baillière, M. Darwin considère tous ces actes comme « un écho affaibli d'un passé lointain qui témoigne d'une parenté dont l'homme s'est presque entièrement affranchi. »

Ces considérations amènent naturellement M. Darwin à rechercher à quelle époque sont apparus successivement les divers mouvements de l'expression dont l'homme fait usage actuellement.

Le rire, en tant que caractère de plaisir ; le tremblement, le hérissément du système pileux, le relâchement de certains organes et la tendance à se blottir ou à rester immobile, comme signes de frayeur ; les cris, les gémissements, et l'action de se tordre en serrant les dents sous l'empire d'une grande douleur ; les gestes menaçants et l'éclat des yeux pour exprimer la rage ou une très-grande irritation, — sont au nombre des modes de l'expression que M. Darwin croit avoir été connus de nos ancêtres « longtemps avant qu'ils ne fussent dignes du nom d'homme. »

L'habitude de froncer les sourcils ainsi que celle de se carrer les épaules et de fermer les poings en signe d'indignation ou d'irritation, n'ont pu naître au contraire que quand l'homme eût atteint une attitude tout à fait droite, car la première vient probablement du besoin de se protéger les yeux contre l'éclat du soleil, et la seconde n'a pu s'établir qu'après que l'homme eût appris à combattre avec ses poings ou à coups de bâton.

En résumé, la plupart des mouvements par lesquels nous exprimons les états de notre âme ont été acquis par nos premiers ancêtres sous l'empire de la nécessité, dans des circonstances où ils étaient utiles, et se sont transmis par voie d'hérédité à leurs descendants chez lesquels ils ont fini par être innés.

Un nombre moins grand de nos actes expressifs les plus usités sont appris individuellement ; tels sont : le geste de joindre les mains et de les lever au ciel, en même temps que les yeux, quand on prie, ceux d'incliner et de hocher la tête pour dire oui ou non, et l'acte d'embrasser en signe d'affection, gestes qui, quoique très-répandus, ne sont pas universels et par conséquent ne peuvent être considérés comme innés chez l'homme. Par l'imitation, qui est une des plus fortes tendances naturelles de tous les êtres vivants, ces habitudes pourront se propager, puis se fixer par l'hérédité et devenir, dans la suite des temps, inhérentes à la nature humaine, comme le sont un grand nombre d'autres habitudes qui ont eu une origine analogue.

Un des résultats les plus intéressants de ces nouvelles recherches de M. Darwin, c'est que les modes principaux de l'expression des émotions humaines sont absolument les mêmes dans le monde entier, d'où il conclut que toutes les races humaines proviennent d'une même souche. En effet, si tout mode d'expression est déterminé par des conditions antérieures, et si tous les hommes expriment leurs principales émotions de la même manière, les conditions qui ont fait naître ces modes devaient se trouver réunies dans un même type avant la séparation et la constitution des diverses races. En un mot, tous les hommes viennent d'un homme —

ou de plusieurs hommes identiques, — et c'est seulement au delà de ce premier type humain qu'il faut placer les ancêtres purement animaux que M. Darwin donne à notre espèce.

Rapprochées et résumées, les conclusions auxquelles arrivent ici M. Darwin peuvent être formulées de la manière suivante :

L'habitude de certains actes très-nombreux que l'homme et les animaux font d'une manière naturelle, est innée en eux ; mais elle ne l'était pas chez leurs ancêtres.

Les habitudes aujourd'hui innées ont été acquises primitivement pour satisfaire quelque besoin ; en persistant, elles ont pris assez de fixité pour se transmettre par l'hérédité et ont fini par devenir inhérentes à la nature de ceux qui les montrent.

Les habitudes contractées dans un but utile persistent après qu'elles n'ont plus d'objet ; un état d'esprit analogue à celui qui les a fait naître les ramène presque toujours.

La plupart de nos mouvements les plus expressifs sont appris par voie d'hérédité et se retrouvent chez toutes les races ; mais il y en a beaucoup qui sont appris individuellement et qui ne se retrouvent pas partout ; ceux là tendent à se fixer comme les premiers et à se transmettre par voie d'hérédité.

Tous les hommes ayant des habitudes innées identiques, ces habitudes ont dû nécessairement être contractées antérieurement à la séparation des races, d'où suit que l'humanité a une souche unique.

Enfin, l'homme primitif étant déjà en possession d'habitudes aujourd'hui innées chez ses descendants, et les habitudes ayant pour origine la satisfaction à donner à des besoins, les animaux chez lesquels on retrouve des habitudes analogues jointes aux besoins qui les expliquent, doivent être au nombre des parents éloignés du premier homme.

HENRI VIGNAUD.

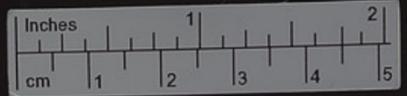
(A continuer).

REVUE DRAMATIQUE

THÉÂTRE-FRANÇAIS. — Première représentation de *le Sphinx*, drame en quatre actes de M. Octave Feuillet. — MM^{les} Croizette et Sarah Bernhardt ; MM. Delaunay, Maubant, Febvre, Joumard et Coquelin Cadet.

M. Octave Feuillet a donné cette semaine à la Comédie Française un drame en quatre actes dont la dernière scène a produit l'impression la plus vive que jamais public réuni dans une salle de spectacle ait ressentie. Tout le reste de la pièce disparaît devant cette scène indescriptible : celle de l'agonie, de l'héroïne, Blanche de Chelles, qui prend un poison dont les effets sont terribles et foudroyants.

Blanche a un caractère étrange, énigmatique, capable aussi bien d'un forfait que d'une grande action. Elle aime le mari de son amie intime qui a tout découvert. Une explication suprême éclate



d'Autriche et Roi apostolique de Hongrie, désirant assurer sa complète et efficace protection à l'industrie manufacturière des sujets russes d'un côté, et des sujets autrichiens et hongrois de l'autre, — les soussignés, dûment autorisés à cet effet, ont convenus des dispositions suivantes :

Art. 1^{er}. — Les sujets russes en Autriche-Hongrie et les sujets autrichiens et hongrois en Russie jouiront, en ce qui concerne les marques de marchandises ou de leurs emballages et les marques de fabrique ou de commerce, de la même protection que les nationaux.

Art. 2. — Les sujets russes qui voudront s'assurer en Autriche-Hongrie, et les sujets autrichiens ou hongrois qui voudront s'assurer en Russie la propriété de leurs marques de fabrique, seront tenus de les déposer exclusivement, savoir : les marques d'origine russe aux chambres de commerce de Vienne pour l'Autriche, et de Budapest pour la Hongrie ; et les marques de fabrique autrichiennes ou hongroises à Saint-Petersbourg au département du commerce et des manufactures.

Art. 3. — Le présent arrangement aura force et vigueur de traité jusqu'à dénonciation de part ou d'autre.

En foi de quoi les soussignés ont dressé la présente déclaration et y ont apposé le sceau de leurs armes.

Fait en double à Saint-Petersbourg, le 24 janvier (5 février) 1871.

(L. S.) Signé GOSTROVSKOY.
(L. S.) Signé LANGEKAY.

BULLETIN DIPLOMATIQUE.

FRANCE. — Par décret, en date du 21 mars, sur la proposition du ministre des affaires étrangères, le Président de la République a nommé M. le baron de Stroitz, agent vice-consul de France à Manassah.

ALLEMAGNE. — M. Otto Beer, négociant, a été nommé consul-général de l'empire d'Allemagne à Naples.

— M. H.-M. Wichl, agent consulaire à Melle (Sarthe), a été nommé vice-consul en la même résidence.

— M. Th. W. Schwartz, agent consulaire à Frederikstad (Norvège), a été nommé vice-consul en la même résidence.

ANGLETERRE. — M. Gattieser, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Londres de la république de Costa-Rica, a obtenu, le 11 mars, une audience de Sa Majesté le roi d'Angleterre, au château de Windsor, et lui a remis une lettre rappelant M. Fernandez.

M. Gattieser a été introduit par M. le comte Derby, secrétaire de Sa Majesté près les affaires étrangères.

AUTRICHE-HONGRIE. — M. le docteur Mühlberg a été nommé vice-consul à Londres.

— Le comte François Zichy a été nommé ambassadeur à Constantinople.

— Le baron Calio, ministre résident en Chine, a été nommé agent diplomatique et consul général à Bucharest.

— M. le baron de Schwartz, ancien directeur-général de l'Exposition de Vienne, a été nommé ministre plénipotentiaire à Washington.

— Le chevalier Schaeffer, substitut du consul général à Londres, a été nommé ministre résident pour la Chine et le Japon.

— M. Schaeffer sera provisoirement remplacé par M. Schweiner, agent diplomatique et consul-général.

BELGIQUE. — M. V. G. Snyders a été nommé consul à Queenstown (Angleterre).

PÈNE. — M. Fiedrich, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, à Liège, de la République de l'Équateur, a présenté ses lettres de créance au Président de la république du Pérou,

don Manuel Parlo. Celui-ci a prononcé à cette occasion les paroles suivantes :

Monsieur le ministre, Mon gouvernement voit toujours avec satisfaction tout acte qui tend à resserrer les bonnes relations du Pérou avec les autres nations, et particulièrement avec celles constituées le groupe qui, par la communauté de son origine et du but qu'il poursuit, peut être considéré comme formant une même famille.

C'est pourquoi la parole de représentant d'une république américaine est doublement agréable dans ce pays, et plus encore celle du représentant d'une république qui, comme l'Équateur, a resserré ses liens d'amitié avec le Pérou dans des moments d'épreuves, conduits que ce dernier a subis pendant.

Monsieur le ministre, vous qui, à l'époque à laquelle je fais allusion, avez si abondamment interprété les sentiments de confraternité américaine, vous contributeur, je m'en doute pas, avec un égal succès, à maintenir et à fortifier les bonnes relations existantes entre l'Équateur et le Pérou. Vous pouvez être certain que vous trouverez dans mon gouvernement, pour l'accomplissement de votre haute mission, tout l'appui que vous êtes en droit d'attendre, à cause de votre caractère public, de la nation que vous représentez et de vos qualités personnelles.

TURQUIE. — Turhan bey, premier secrétaire de l'ambassade de Saint-Petersbourg, est nommé au même poste à Berlin et est élevé à cette occasion au rang de *sans*, classe de *sans*.

Teffik bey, deuxième secrétaire de l'ambassade de Berlin, est élevé au rang de *sans*, deuxième classe.

Alko bey, attaché de la même ambassade, est élevé au rang de *sans*, troisième classe.

Le major Vely effendi est nommé attaché militaire de l'ambassade ottomane à Berlin.

— Le budget annuel de l'ambassade sera décerné de 12,000 livres turques, qui se répartiront comme il suit : 525 livres turques pour les appointements de l'ambassade, 48 livres turques pour les appointements mensuels du 1^{er} secrétaire, 40 livres pour ceux des 2^{es} et 3^{es} secrétaires de l'ambassade, l'attaché principal recevra 25 livres turques par mois et le gardien de l'ambassade 10 livres. Les plus 2,400 livres turques ont été alloués pour frais de représentations divers, et 6,000 thalers pour le loyer du palais de l'ambassade.

VARIÉTÉS

L'HÉRÉDITÉ DES HABITUDES DANS LES MOUVEMENTS DE L'EXPRESSION

DARWIN. — *Expression des émotions chez l'homme et les animaux.* — 1^{re} édition française. Paris 1871, 1 vol. in-8^o. Librairie Reinwald.

I.

Le livre dont le titre précède cet article est, sinon le plus remarquable des grands travaux de M. Darwin, celui qui aura certainement le plus de lecteurs, car, abstraction faite du point de départ qui est que l'homme, comme toutes les autres espèces, est descendu d'une forme primitive, le sujet dont il traite ne soulève aucune question irritante et est accessible à peu près à tout le monde.

M. Darwin n'a pas en vue de faire l'anatomie ni la physiologie des mouvements de l'expression. Son livre a une portée plus grande et plus philosophique. Il vise à donner une théorie des différents modes de l'expression, aussi bien chez l'homme que chez les animaux, et à remonter à l'origine de chacun de ces modes dans la série animale. Au fond, il s'agit

ici d'une nouvelle application de la doctrine de la transformation des organismes simples en organismes plus complexes.

Pour ceux qui admettent la fixité ou la réalité de l'espèce, — scientifiquement ces deux termes ont le même sens, — il n'y a pas lieu de s'enquérir de l'origine des mouvements de l'expression, ou plutôt cette origine est déterminée à priori, car du moment qu'on considère chaque espèce comme étant apparue dans son état actuel on est bien obligé de dire que chacun des instruments d'une forme quelconque de l'activité organique a été spécialement disposé pour l'acte qu'il remplit. C'est ce que disait en Angleterre M. Ch. Bell, et c'est ce que disent les deux hommes distingués qui se sont occupés récemment en France, de la physiologie et de l'expression : le regretté Gratiolet et le docteur Duchesne. Ce dogmatisme coupe court à toute recherche et enfonce l'homme dans une ignorance dont on lui interdit de sortir. M. Darwin s'en est affranchi. Abordant résolument son sujet, il s'est dit que si la doctrine de la variabilité indéfinie de l'espèce est vraie, elle doit fournir une explication de l'expression des émotions, et c'est cette explication qu'il prétend donner.

Tous les mouvements qui nous servent à exprimer nos émotions peuvent se ramener, selon M. Darwin, à trois principes généraux, savoir :

1^o Le principe de l'association des habitudes utiles. Les mouvements qui nous sont habituellement utiles pour satisfaire certains désirs ou pour soulager certaines sensations pénibles, sont aptes à se reproduire, sans aucune utilité, quand l'état d'esprit sous lequel leur habitude a été contractée se reproduit.

2^o Le principe de l'imitation. L'habitude de faire certains mouvements utiles dans des états d'esprit particuliers, nous amène à faire instinctivement et sans aucune utilité les mouvements opposés dans des états d'esprit inverses.

3^o Le principe de l'action involontaire du système nerveux. Cette action est complètement soustraite à la volonté parce qu'elle est transmise dans des directions qui sont déterminées par les connexions des cellules. L'habitude, toutefois, exerce une certaine influence sur cette transmission.

Le premier de ces principes est celui qui dans la théorie de M. Darwin trouve le plus fréquemment son application. Les exemples qu'il en donne sont nombreux et frappants. Ainsi, l'habitude de tendre les deux bras en avant pour se protéger lorsqu'on fait une chute, de se gratter la tête lorsqu'on s'éprouve un malaise, de se frotter les yeux quand quelque chose gêne l'action de la vue, d'ouvrir les yeux pour mieux voir, de détourner la tête et les yeux d'une chose qu'on ne veut pas avoir, fait que nous étendons les bras en avant, même lorsque nous tombons sur un lit de plume, que nous nous grattons la tête quand nous sommes embarrassés, que nous nous frottons les yeux quand l'esprit est dans un état perplexe, que nous ouvrons les yeux quand nous cherchons à nous rappeler quelque détail, et que nous détourmons la tête quand nous refusons notre consentement à quelque chose, bien que dans tous ces cas, ces gestes qui donnent plus d'énergie et d'éloquence à l'expres-

sion, soient uniquement ramenés par l'habitude de les faire dans des états d'esprit analogues où ils étaient utiles.

Parmi les exemples qu'on peut rapporter à l'action du principe de l'antipathie, se trouve l'attitude que prennent les chiens dans les deux états d'hostilité ou d'amitié. Quand cet animal veut marquer qu'il est prêt à combattre, il dresse la queue, lève la tête, redresse les oreilles et hérissé ses poils. Dans l'état opposé, c'est-à-dire d'humeur caressante et tendre, il couche les oreilles, courbe son corps, abaisse la queue, et prend enfin une attitude en parfait contraste avec l'autre. L'homme agit de même. Est-il irrité ou indigné, il se redresse, ferme les sourcils, ferme la bouche et tourne ses coudees en dehors. Veut-il, au contraire, exprimer la résignation ou l'impuissance ? il fait les gestes directement opposés, tourne ses coudees en dedans, baisse les épaules, rentre la tête, ouvre les bras et les mains en écartant les doigts.

Les mouvements qui s'expliquent par le troisième principe, tels que la décoloration des cheveux, le tremblement des membres, les gestes frénétiques, le relâchement des intestins et autres actes de ce genre qui se produisent sous l'influence d'émotions tellement vives que le fonctionnement des organes en est changé, sont excessivement nombreux ; mais comme ils ont pour cause un afflux de force nerveuse dévotée et, par conséquent, répandue un peu au hasard dans l'économie, leur étude présente moins d'intérêt et M. Darwin ne s'y arrête pas autant qu'à ceux des deux premières classes qui lui fournissent la matière de ses observations les plus ingénieuses.

Si maintenant on se demande quelle utilité il y avait jadis pour l'homme à faire des mouvements que l'habitude seule ramène aujourd'hui, et qui ont tant de rapports avec ceux que font les animaux, M. Darwin répond sans hésiter que ces mouvements étaient nécessaires par les conditions de l'animalité primitive de nos ancêtres. Par exemple, quand il veut exprimer le dédain, le mépris ou prendre un air de défi, l'homme découvre aujourd'hui une de ses dents canines et finit souvent par les montrer toutes, dans des accès de rage, absolument comme le font les carnivores quand ils se préparent à combattre, parce que, primitivement, les mâles humains possédaient de fortes canines et se comportaient comme les carnivores dans des circonstances analogues. M. Darwin trouve une confirmation de cette supposition dans le fait que les carnivores seuls montrent les dents quand ils sont d'humeur farouche et que bien des hommes naissent encore aujourd'hui avec de très-fortes canines. Les signes par lesquels nous marquons le dégoût sont d'après lui un autre reste de cette animalité primitive dans laquelle l'homme, comme les ruminants de nos jours, avait la faculté de rejeter les aliments qui lui déplaisaient.

Ainsi encore, on remarque chez les aliénés, particulièrement quand ils sont furieux, des grognements sauvages, des hurlements farouches, des envies de mordre, et enfin une foule d'autres actes de violence. D'accord en ceci avec le docteur Maudsley, dont le livre principal *Body and Mind* sera prochainement traduit et

publié à la librairie Germer Baillière, M. Darwin considère tous ces actes comme « un écho affaibli d'un passé lointain qui témoigne d'une parenté dont l'homme s'est presque entièrement affranchi. »

Ces considérations amènent naturellement M. Darwin à rechercher à quelle époque sont apparus successivement les divers mouvements de l'expression dont l'homme fait usage actuellement.

Le rire, en tant que caractère de plaisir ; le tremblement, le hâssement du système pileux, le relâchement de certains organes et la tendance à se blottir ou à rester immobile, comme signes de frayeur ; les cris, les gémisséments, et l'action de se tordre et serrent les dents sous l'empire d'une grande douleur ; les gestes menaçants et l'éclat des yeux pour exprimer la rage ou une très-grande irritation, — sont au nombre des modes de l'expression que M. Darwin croit avoir été communs de nos ancêtres — longtemps avant qu'ils ne fussent dignes du nom d'homme. —

L'habitude de froncer les sourcils ainsi que celle de se carter les épaules et de fermer les poings en signe d'indignation ou d'irritation, n'ont pu naître au contraire que quand l'homme eût atteint une attitude tout à fait droite, car la première vient probablement du besoin de se protéger les yeux contre l'éclat du soleil, et la seconde n'a pas s'établir qu'après que l'homme eût appris à combattre avec ses poings ou à coups de bâton.

En résumé, la plupart des mouvements par lesquels nous exprimons les états de notre cœur ont été acquis par nos premiers ancêtres sous l'empire de la nécessité, dans des circonstances où ils étaient utiles, et se sont transmis par voie d'hérédité à leurs descendants chez lesquels ils ont fini par être innés.

Un nombre moins grand de nos actes expressifs les plus usités sont appris individuellement ; tels sont : le geste de joindre les mains et de les lever au ciel, en même temps que les yeux, quand on prie, ceux d'incliner et de hocher la tête pour dire oui ou non, et l'acte d'embrasser en signe d'affection, gestes qui, quoique très-répandus, ne sont pas universels et par conséquent ne peuvent être considérés comme innés chez l'homme. Par l'imitation, qui est une des plus fortes tendances naturelles de tous les êtres vivants, ces habitudes pourront se propager, puis se fixer par l'hérédité et devenir, dans la suite des temps, inhérentes à la nature humaine, comme le sont un grand nombre d'autres habitudes qui ont eu une origine analogue.

Un des résultats les plus intéressants de ces nouvelles recherches de M. Darwin, c'est que les modes principaux de l'expression des émotions humaines sont absolument les mêmes dans le monde entier, d'où il conclut que toutes les races humaines proviennent d'une même souche. En effet, si tout mode d'expression est déterminé par des conditions antérieures, et si tous les hommes expriment leurs principales émotions de la même manière, les conditions qui ont fait naître ces modes devaient se trouver réunies dans un même type avant la séparation et la constitution des diverses races. En un mot, tous les hommes viennent d'un homme —

ou de plusieurs hommes identiques, — et c'est seulement au delà de ce premier type aumain qu'il faut placer les ancêtres purement animaux que M. Darwin donne à notre espèce.

Rapprochés et résumés, les conclusions auxquelles arrivent ici M. Darwin peuvent être formulées de la manière suivante :

L'habitude de certains actes très-nombreux que l'homme et les animaux font d'une manière naturelle, est innée en eux ; mais elle ne l'était pas chez leurs ancêtres.

Les habitudes aujourd'hui innées ont été acquises primitivement pour satisfaire quelque besoin ; en persistant, elles ont pris assez de fixité pour se transmettre par l'hérédité et ont fini par devenir inhérentes à la nature de ceux qui les montrent.

Les habitudes contractées dans un but utile persistent après qu'elles n'ont plus d'objet ; un état d'esprit analogue à celui qui les a fait naître les ramène presque toujours.

La plupart de nos mouvements les plus expressifs sont appris par voie d'hérédité et se retrouvent chez toutes les races ; mais il y en a beaucoup qui sont appris individuellement et qui ne se retrouvent pas partout ; ceux là tendent à se fixer comme les premiers et à se transmettre par voie d'hérédité.

Tous les hommes ayant des habitudes innées identiques, ces habitudes ont dû nécessairement être contractées antérieurement à la séparation des races, d'où suit que l'humanité a une souche unique.

Enfin, l'homme primitif étant déjà en possession d'habitudes aujourd'hui innées chez ses descendants, et les habitudes ayant pour origine la satisfaction à donner à des besoins, les animaux chez lesquels on retrouve des habitudes analogues jointes aux besoins qui les expliquent, doivent être au nombre des parents éloignés du premier homme.

HENRI VIGNAUD.

(A continuer).

REVUE DRAMATIQUE

Talavera-François. — Première représentation de *Le Sphinx*, drame en quatre actes de M. Octave Feuillet, MM^{es} Croizant et Sarah Bernhardt ; MM. Delannay, Maubant, Félire, Joumard et Coquin Gédé.

M. Octave Feuillet a donné cette semaine à la Comédie Française un drame en quatre actes dont la dernière scène a produit l'impression la plus vive que jamais public réuni dans une salle de spectacle ait ressentie. Tout le reste de la pièce disparaît devant cette scène indécrite : celle de l'agonie, de l'héroïne, Blanche de Chelles, qui prend un poison dont les effets sont terribles et fondroyants.

Blanche a un caractère étrange, énigmatique, capable aussi bien d'un forfait que d'une grande action. Elle aime le mari de son amie intime qui a tout découvert. Une explication suprême éclaire

tion de sa part. Le gouvernement de l'Inde est assurément en position de lui donner ce conseil dans une forme qui en assurera l'efficacité.

Soyez assez bon pour communiquer ces observations à lord Granville et pour réitérer à S. Exc. notre conviction que les deux gouvernements ont un égal intérêt à ne pas permettre que nos bons rapports soient troublés par les intrigues des khans de l'Asie, et que, tant qu'ils agiront ensemble sous l'empire d'un sentiment de confiance et de bon vouloir mutuel, la tranquillité de l'Asie centrale sera suffisamment garantie contre toutes les éventualités possibles.

Recevez, etc.

Prince GORTCHAKOFF.

BULLETIN DIPLOMATIQUE.

ALLEMAGNE. — M. de Balan, ministre plénipotentiaire à Bruxelles, est mort subitement le 26 mars.

M. de Balan était accrédité à Bruxelles depuis le 25 juillet 1865 comme ministre de Prusse, et, depuis le 5 avril 1871, comme ministre d'Allemagne. A plusieurs reprises il a été appelé à Berlin pour remplir *ad interim* les fonctions de secrétaire d'Etat des affaires étrangères, en remplacement de M. le baron de Thile.

Le premier secrétaire de la légation, M. de Thielau, gèrera les affaires jusqu'à l'arrivée du successeur de M. de Balan.

M. de Krause, conseiller de l'ambassade de Londres, est mort, le 27 mars, des suites d'une chute de cheval. Il y avait plusieurs années que M. de Krause était attaché à l'ambassade de Londres.

M. C.-H. de Wehrmann, consul-général à Riga, est mort subitement à Menton le 13/25 mars, frappé d'une paralysie de poulmons.

M. W. Fiers a été nommé consul à Venise.

M. O. Mühlberg, chancelier du consulat général de New-York, a été nommé vice-consul à Londres.

AUTRICHE-HONGRIE. — On lit dans le *Journal des Débats* du 29 mars, sous la signature de M. le duc de Noailles :

Nous avons à annoncer une nouvelle douloureuse, qui sera sensible à bien des cœurs, celle de la mort, à Presbourg, de M^{me} la comtesse Apponyi, ancienne ambassadrice d'Autriche en France.

Epouse de M. le comte Apponyi, père de l'ambassadeur actuel d'Autriche-Hongrie, elle vint avec lui en France prendre possession de l'ambassade autrichienne en 1825 et ne la quitta qu'en 1848.

C'est une science de savoir occuper un poste pareil. Il y faut une réunion de qualités dont on retrouve les parties dans une foule de femmes charmantes. Elle les réunissait toutes. D'une grande et noble taille, d'une physionomie douce et gracieuse, d'un esprit fin et délicat, d'une exquise politesse, de manières aussi prévenantes que distinguées, nulle n'a jamais mieux rempli ces belles et importantes fonctions d'ambassadrice, ni fait plus de frais pour la société, qu'elle charma. Elle plaisait à tout le monde, et on ne pouvait la voir sans l'aimer. Aussi personne ne l'a oubliée. Malgré les années écoulées, son souvenir vit toujours, et les sentiments qu'elle inspira l'ont suivie dans la retraite où elle passa le reste de ses jours, au milieu de sa famille, qui l'adorait. Elle y finit sa vie dans le calme de son grand âge et de sa foi religieuse.

Pour la peindre d'un trait, nous nous permettrons de citer les derniers mots qu'elle a écrit la veille au soir de sa mort et qu'on a trouvés sur son bureau : « Je ne voudrais troubler ni leur cœur ni leur sommeil. Non, non ; quelques larmes seulement, et un de ces longs souvenirs qui durent toute la vie sans la déchirer ! Voilà comme j'aimerais à être regrettée ! »

ETATS-UNIS. — Le président des Etats-Unis a accordé l'*Essequatur* à Samsō Takati, vice-consul du Japon à San Francisco.

VARIÉTÉS

L'HÉRÉDITÉ DES HABITUDES

DANS LES MOUVEMENTS DE L'EXPRESSION

(Voir le *Mémorial Diplomatique* du 28 mars 1874.)

II.

Bien que nous nous propositions de faire connaître le livre de M. Darwin plutôt que de le discuter, il convient de distinguer entre les trois principes auxquels l'illustre naturaliste ramène les mouvements de l'expression.

Il faut écarter tout d'abord le troisième. Dire que la force nerveuse engendrée en excès se répand désordonnément dans l'économie lorsque les voies accoutumées ont été occupées, ce n'est rien expliquer, c'est constater simplement un fait, et M. Spencer, auquel M. Darwin emprunte la formule de cette constatation, n'a assurément pas entendu donner par là une théorie ni rien dire de nouveau, car toute recherche physiologique y conduit.

Le second principe, celui de l'antithèse, exerce certainement une certaine influence sur les mouvements extérieurs qui correspondent à nos émotions intérieures ; mais cette influence est-elle aussi considérable que le croit M. Darwin ?

Il est difficile de l'admettre, si l'on songe que pour exprimer une émotion quelconque par des mouvements opposés à ceux que l'on fait sous l'empire de l'émotion contraire, il faut avoir déjà contracté l'habitude de la première émotion et de ses moyens d'expression, ce qui suppose un état où il n'y avait pas d'émotions antithétiques. Ainsi, le chien qui, selon M. Darwin, exprime son humeur caressante en prenant une attitude couchée, parce que cette attitude est tout l'opposé de celle qu'il affecte en état d'hostilité, le chien aurait vécu d'abord sans connaître le besoin de caresser, — ou tout au moins sans exprimer ce besoin par des mouvements — puisque, d'après la théorie, ces mouvements doivent être le contraire de ceux qui expriment le besoin opposé.

M. Darwin répondrait probablement à cette objection que les émotions antithétiques naissent en même temps que les gestes qui les traduisent aujourd'hui habituellement, qu'elles ne prennent de la fixité qu'avec le temps, et que l'habitude du mouvement antithétique est produite et entretenue par le seul instinct de conservation qui nous pousse à aller au-devant de ce qui nous est utile ou agréable et à fuir ce qui peut nous nuire.

En admettant qu'il en soit ainsi, on ne peut donner au principe d'antithèse toute la portée que lui prête M. Darwin. Par exemple, l'acte du chien qui, après avoir relevé la tête et la queue d'un air joyeux quand il croit aller à la promenade, baisse subitement l'une et l'autre dès qu'il s'aperçoit que son attente est trompée, peut s'expliquer autrement que par ce principe. Nous savons, en effet, que le plaisir est un stimulant sous l'empire duquel les marques de la vitalité se prononcent davantage, tandis que le déplaisir produit un affaissement qui est d'autant plus grand que le déplaisir l'a été. Il est donc permis de dire que le chien qui baisse soudainement la queue et la tête quand il voit un plaisir sur lequel il comptait

lui échapper, subit tout simplement la réaction physiologique qui accompagne le passage du plaisir au déplaisir.

A tout prendre donc, il n'y a que le premier principe de M. Darwin : — celui de l'association des habitudes utiles à certains états de l'esprit et de leur tendance à se transmettre par hérédité, — qui ait une valeur véritablement philosophique, c'est-à-dire qui puisse relier dans une même théorie un nombre considérable de faits.

Par cette théorie, on peut s'expliquer l'origine d'un grand nombre de connaissances avec lesquelles naissent les êtres organisés. Elle permet de comprendre comment des animaux accomplissent spontanément tant d'actes impliquant une connaissance rudimentaire qu'ils n'ont pu acquérir individuellement, sans cependant que cette connaissance ait eu une autre origine que l'expérience de la vie et les besoins qu'elle engendre. Une solution rationnelle est ainsi fournie au problème si controversé des notions innées qui ne sont innées que relativement aux individus et non relativement à leurs ancêtres, ceux-ci les ayant acquises graduellement par expérience, et les leur ayant transmises par voie d'hérédité.

Sans doute, il en est de cette théorie comme de toutes celles qui prétendent donner la raison des causes : le fait initial nous échappe ; mais il n'y a rien là à quoi nous puissions objecter, car toute explication, que nous la poursuivions en remontant ou en descendant la chaîne des causes, conduit à l' inexplicable. C'est la condition de la science humaine de rester renfermée entre le commencement et la fin des choses ; tout son rôle consiste à écarter l' inexplicable des parties intermédiaires de la série pour le placer à ses deux bouts. Souvent, elle cherche à atteindre ce but au moyen d'hypothèses qui ne résistent pas à un long examen ; mais même dans les cas où elle se trompe ainsi, elle reste fidèle à l'esprit qui la dirige, tandis qu'on le méconnaît quand on s'efforce de limiter à chaque instant l'explication par l' inexplicable.

M. Darwin, dans ses spéculations les plus hardies, n'a jamais perdu de vue ce grand principe qui domine toutes les recherches modernes, et c'est pourquoi ses théories remuent si profondément les idées. Son nouveau livre, qu'on en accepte ou qu'on en rejette les conclusions, marquera comme les autres, car c'est la première tentative sérieuse qui ait été faite de ramener les modes de l'expression à des règles déterminées.

Les lecteurs habituels de M. Darwin retrouveront dans ce livre les qualités et les défauts caractéristiques de son auteur. Une grande puissance de généralisation, une aptitude singulière à saisir les analogies cachées, une accumulation formidable de faits consciencieusement et laborieusement observés, des vues philosophiques larges et fécondes, enfin une clarté peu commune dans la manière d'exposer les questions les plus complexes ; mais aussi une tendance fâcheuse à faire des rapprochements forcés, le dédain ou l'oubli des objections et un abus dangereux des hypothèses.

Sur la pente de généralisations quelquefois trop faciles et qui, sous sa plume déliée, deviennent si séduisantes, il arrive

à M. Darwin d'oublier que la science dont il connaît si bien l'esprit et qu'il sert puissamment dans ses directions générales, a des exigences de méthodes qu'il n'est pas permis de méconnaître. Comme les théologiens et les métaphysiciens, il cesse alors d'induire pour déduire, en partant d'hypothèses que lui-même a posées, et qui, jusqu'à vérification, restent avant tout des instruments de recherche. Ces entraînements sont communs à tous les esprits généralisateurs; on doit s'en méfier, mais non les condamner, car s'ils nous exposent à des erreurs et à des mécomptes, ils étendent les horizons de la science en jetant sur le monde des clartés qui nous permettent de l'embrasser dans son ensemble et de saisir les connexions cachées qui unissent toutes ses parties dans une vaste unité. On pourra, on devra certainement rejeter plusieurs des hypothèses de M. Darwin; la puissante impulsion qu'elles ont imprimée au mouvement scientifique moderne ne sera jamais contestée.

En somme, toute réserve faite sur la portée du second et du troisième principe de M. Darwin, et sur un certain nombre de points de détail qu'il est difficile d'admettre, ce nouveau travail du théoricien de l'unité et de la continuité de la vie, doit occuper la première place dans l'étude délicate, difficile et si attrayante des rapports du physique et du moral, d'où n'était sortie, jusqu'à présent, aucune théorie d'ensemble que la science pût prendre en considération.

Aussi M. Darwin ne s'est guère appuyé sur les travaux de ses devanciers; il ne paraît même pas avoir connu un grand nombre d'entre eux. Sans parler des *Physiognomica*, attribués à Aristote, de la *Physionomie*, de Michel Lescot (1540), du grand ouvrage de Porta (1586), de la *Métoposcopie*, de Cardan (1658), et des ouvrages du médecin de Louis XIV, de La Chambre, qui, aujourd'hui, il est vrai, n'ont plus de valeur qu'à titre de curiosité, il ne fait aucune mention du livre, non sans mérite, de son compatriote Bulwer sur la *Pathomyotomia*, du traité de Engel sur le *Geste et l'action théâtrale*, où il y a de bonnes descriptions, du grand et singulier ouvrage de Machado sur la *Théorie des ressemblances*, où, à côté de bien de puérités, il y a d'ingénieuses observations, et ni même, ce qui est surprenant, du remarquable chapitre de Dugald Stewart sur le *Principe de l'imitation symbolique*.

Parmi les ouvrages qu'il cite, les *Conférences* du peintre Le Brun, qui sont si estimées en France, semblent lui avoir été de bien peu d'utilité. Les *Discours* célèbres de Camper lui paraissent superficiels, et dans tout le fatras de Lavater il ne remarque, avec raison, que les excellentes additions que Moreau a faites à son édition de la *Physiognomie*.

M. Darwin rend, au contraire, toute justice au beau livre de sir Ch. Bell: *Anatomy and physiology of expression*, dont, malheureusement, nous n'avons pas de traduction française; — aux excellentes leçons de Gratiolet sur la *Physionomie*, à l'intéressant petit volume de M. Albert Lemoine, sur la *Physionomie de la parole*, dont nous avons rendu compte ici même il y a six ou huit ans, et aux judicieuses recherches du Dr Duchesne sur le

Mécanisme de la physiognomie. M. Spencer, dont le vaste savoir éclaire toutes les questions qu'il touche, a donné quelques études sur plusieurs de nos actes expressifs, et notamment dans la *Physiologie du rire*, que M. Darwin n'a eu garde de négliger, mais le remarquable petit travail de M. Léon Dumont sur la même question lui a échappé. Les ouvrages de MM. Bain, Lubbock, Tylor, Maudsley et une foule de monographes anglais ont aussi apporté à M. Darwin leur contingent utile; mais on peut dire qu'en général les matériaux les plus importants qu'il a mis en œuvre lui appartiennent en propre ou lui ont été fournis par des spécialistes éminents ou très-compétents qui ont bien voulu les recueillir d'après un programme tracé par lui. De ce nombre, il faut citer le savant directeur de l'Asile de Wakefield, le Dr Crichton Brown; M. Patrick Nicol, du Suxex Lunatic Asylum; le naturaliste Swinhoe et le major Washington Mathews, de l'armée des Etats-Unis.

Chose curieuse et digne de remarque, un grand nombre de renseignements utiles ou intéressants ont été fournis à M. Darwin par les missionnaires anglais de l'Inde, de l'Océanie et de l'Afrique, auxquels, par l'intermédiaire des évêques et des consuls, il avait adressé un questionnaire imprimé. Voilà des hommes qui, par principe religieux, ne peuvent admettre qu'il n'y ait qu'une différence de degré entre l'homme et l'animal, et qui, cependant, ont assez foi dans la science pour donner consciencieusement à M. Darwin les informations qu'il demande en vue d'étayer une thèse qu'ils repoussent presque avec horreur.

Quel bel exemple de tolérance, et qu'il aurait peu de chance d'être suivi, si M. Robin ou M. Littré s'avisait d'avoir recours au procédé de M. Darwin.

HENRI VIGNAUD.

BIBLIOGRAPHIE.

LES SAINTS ÉVANGILES

Traduits par Bossuet, avec cent vingt-huit eaux-fortes d'après les dessins de M. Bida. Deux volumes, grand in-folio. — Librairie Hachette.

(1^{er} Article).

C'est un monument que nous annonçons, un monument pittoresque et typographique, qui a coûté deux années de travail et plus d'un million, c'est-à-dire presque autant qu'une vaste église. Les *Évangiles* de la maison Hachette, illustrés par M. Bida, honorent la librairie française; ils restent jusqu'à présent son chef-d'œuvre, et nous doutons que ce chef-d'œuvre puisse être jamais dépassé.

On sait la place que tient la maison Hachette, celle d'un ministère de l'instruction publique transporté dans la librairie. C'est par milliers qu'elle produit et qu'elle répand sur le monde entier les livres d'enseignement, de littérature, de voyages, de sciences naturelles. Ses publications de toute sorte défraient les écoles, remplissent les collèges, ornent les salons, garnissent les bibliothèques des lettrés et des hommes d'études. On peut dire que si ses presses s'arrêtaient, il y aurait un ralentissement sensible de l'activité intellectuelle sur toute la surface du pays.

Mais cette grande maison avait une noble ambition, celle d'élever un livre monumental parmi les innombrables volumes usuels, utiles, de luxe même, qu'elle produit journellement; un livre qui fut, entre eux, ce qu'est la cathédrale qui domine les bâtiments de rapport et les usines d'une grande ville. C'était en 1860; à peine conçu, le plan fut dressé et l'œuvre fut entre-

prise. Le choix ne pouvait être douteux: les *Saints Évangiles* étaient seuls dignes de cette glorification matérielle; on ne dressa des temples qu'à Dieu. Celui de la traduction ne semblait pas si facile; il y fallait une orthodoxie inflexible, et un style digne de traduire des textes divins. Cette traduction idéale existait dans les œuvres de Bossuet, mais dispersée à travers ses sermons et ses polémiques. Bossuet avait rompu le pain de vie en mille pièces, pour le distribuer aux fidèles du haut de la chaire. M. Wallon se chargea de rassembler ces fragments épars et d'en faire un corps. En glanant les *Évangiles*, verset par verset, dans l'œuvre de l'illustre évêque, il a reconstitué la moisson sacrée; il n'y manque pas un épi.

L'artiste auquel devait être confiée la décoration pittoresque de ce grand ouvrage était tout trouvé. Avant de l'entreprendre, les éditeurs avaient déjà choisi M. Alexandre Bida. Son talent avait jusqu'ici été élevé, mêlé de style et de caractère, de beauté plastique et de vérité pittoresque, son crayon de dessinateur, qui vaut le pinceau d'un coloriste, le désignait à cette tâche. M. Bida l'accepta; mais, quoiqu'il y fut préparé par de longs et fréquents voyages en Orient, il voulut, avant de commencer, revoir la Terre-Sainte. Les cent vingt-huit dessins auxquels il consacra neuf années, sont sortis de cet itinéraire refait, pas à pas, sur les traces du Christ. Il a reproduit tous les sites qu'a sanctifiés sa présence, il a questionné toutes les ruines contemporaines de l'Écriture, il a retrouvé le monde évangélique vivant des mêmes mœurs et des mêmes usages qu'il y a deux mille ans, sous les types indélébiles et les costumes immuables des Hébreux de la Palestine. Nous reviendrons tout à l'heure sur cette illustration originale entre toutes, et, à coup sûr, la plus authentique qui ait jamais été faite des quatre Évangiles.

On s'était décidé à reproduire par l'eau forte les dessins de M. Bida. De tous les procédés de la gravure, l'eau-forte est, en effet, le plus vif et le plus rapide. Elle laisse une part à l'individualité du graveur, et lui permet de rester fidèle sans être servile. Si la majesté du burin lui manque, elle n'a pas non plus sa froideur. L'eau-forte a toutes les colorations d'une palette; elle seule pouvait rendre la lumière et l'air de l'Orient qui circule dans les dessins de M. Bida. Les plus célèbres aqua-fortistes d'à présent, MM. Léopold Flameng et Veyrasat, Bracquemond et Mouilleron, Bodmer et Gaucherel, etc., rassemblés sous la direction d'un excellent peintre, M. Edmond Hédonin, travaillèrent pendant onze années à les reporter sur le cuivre. Leurs planches les reproduisent avec l'illusion du fac-similé. A ce degré d'assimilation, la copie se distingue à peine de l'original.

Restait l'exécution typographique, qui devait être à la fois grandiose et parfaite. Les éditeurs chargèrent M. Rossigneux, architecte et dessinateur d'un rare mérite, de la diriger. Le format fut celui d'un grand in-folio, digne de s'étaler sur l'envergure des aigles sculptés qui décorent les anciens lutrins. Le papier, solide et sonore, d'un tissu riche et profond, fut commandé aux fabriques du Marais et de Sainte-Marie, dont la renommée est européenne. Pour le caractère, M. Rossigneux réunit les meilleurs spécimens employés par les imprimeurs français qui ont marqué dans leur art; il les fit grandir par la photographie, afin que les qualités et les défauts en fussent plus sensibles; puis, ses études faites, il dessina son alphabet sur une grande échelle et, par une opération inverse, la photographie le réduisit aux dimensions qu'il avait fixées. Ce caractère, d'une superbe élégance, reproduit par des encres pures et brillantes, est en quelque sorte de style lapidaire. Il illustrerait le marbre et le bronze. La beauté visible de la parole n'a jamais été si magiquement exprimée.

Les ornements, admirablement gravés en taille douce par M. Gaucherel, jouent un grand rôle dans les *Évangiles*: titres, têtes de chapitres, letrines, culs-de-lampes: en tout, deux cent quatre-vingt-dix dessins aussi variés qu'ingénieux, empruntés aux textes de chaque chapitre, dont ils interprètent les images et les comparaisons symboliques. L'ivraie et le figuier, le lys et les perles, les palmes et le roseau, jaillissent en quelque sorte du verset qui les fait germer. Comme ils ont leur histoire, dans les dessins de M. Bida, les *Évangiles*, dans cette ornementation féconde, ont leur jardin et leur paysage. Sept ans ont à peine suffi à cet énorme travail. L'insertion de ces ornements à leur place exacte, le parallélisme précis du double filet rouge qui